

Et cependant, la vie continue...

DENIS - Personne ne s'habitue jamais aux listes de décès dans les journaux, au maire qu'on voit courir les routes pour annoncer la mauvaise nouvelle aux parents, à l'épouse, aux enfants,

PHILIPPE - Dans les campagnes, on supporte de moins en moins bien les réquisitions : le bétail, le blé, le vin, les pommes de terre, que chacun doit fournir pour nourrir les armées.

JANOU - On parle beaucoup, en ville comme en campagne, des restrictions qui s'aggravent tandis que la guerre se prolonge :

ANNIC - du pain national, fait de son, en bonne partie,

DENIS - des jours sans viande,

PHILIPPE - de la limitation de l'éclairage public...

DOMINIQUE - Et cependant, la vie continue. La ville qui s'afflige de ses absents et s'active autour de ses réfugiés, de ses blessés, de ses garnisons, conserve les atours d'une ville de province. Aux abords du théâtre, la rue de la Paix est plus tranquille que jamais et, de l'autre côté du pont neuf, les promenades de Changé, plantées sur l'ancien lit de la Mayenne, sont toujours un lieu de rencontre obligé pour les bonnes familles de Laval, le dimanche et les soirs d'été.

JANOU - Dans les revues, dans les vitrines, la mode côtoie la réclame pour toutes sortes de produits destinés à nos chers soldats.

ANNIC - Parfois, c'est écrit : « pur de tout mélange allemand », à la manière des aspirines de l'Usine du Rhône.

JANOU - Oh, ma chère, savez-vous ? J'ai des nouvelles !

ANNIC - Des nouvelles du front ?

JANOU - Ah ça oui, des nouvelles du front, bien sûr. Mais des nouvelles de PARIS !

ANNIC - Des nouvelles de Paris !

JANOU - Et savez-vous ce que discutent ces dames à PARIS, aujourd'hui ? Je vous le donne en mille... Les femmes doivent-elles porter des dessous !

ANNIC - Ah, ces parisiennes, elles sont impayables ! ... Des dessous !

JANOU - Mais oui des dessous !

ANNIC - Allons donc ! Des pantalons ? Comme au Tabarin ? Aux Folies Bergères ?

JANOU - Ah non, plus court, plus discret, et bien ouvert au milieu. Ou bien une simple chemise de soie.

ANNIC - Tout ça, c'est bien des inconvénients, pensez, pour s'habiller...

JANOU - ...et se déshabiller ! Et puis le nu, n'est-ce pas, c'est esthétique : la simplicité antique.

ANNIC - Oui, et puis les d'ssous, c'est pas très sain. Moi je préfère ne rien porter.

JANOU - Mais nos chers poilus, quand ils viennent en permission, des jolis dessous, est-ce que ça ne leur ferait pas plaisir ?

ANNIC - Ah, si c'est patriotique bien sûr, on ne peut pas éviter la dépense...

La coquette évoque immanquablement la vie parisienne, cette liberté de mœurs qu'on ne s'autorise pas, surtout en temps de guerre quand les hommes sont au front. Et certains poilus n'hésitent pas à désertre lorsque pèse trop lourdement le soupçon d'infidélité.

Quand elles n'ont pas besoin de travailler pour vivre, en usine ou aux champs, on attend des femmes qu'elles se vouent aux oeuvres de guerre : "petits belges", hôpitaux temporaires, marainnage, etc.. Mais dans l'enfer des tranchées, où la sensualité peut-elle trouver sa place, sinon dans l'imagination ? Les poilus pestent contre les "embusqués", pourtant la "ville lumière" les attire irrésistiblement. Ils rêvent de pouvoir s'y arrêter le temps d'une permission : profiter d'un des nombreux spectacles, côtoyer les élégantes sur les grands boulevards... Hélas, pour éviter un engorgement, les itinéraires ferroviaires des permissionnaires contournent laborieusement la capitale.

Malgré la réprobation morale qui les entoure, la mode et le divertissement sont des ingrédients essentiels pour le moral d'une population...



Archives Départementales de la Mayenne - CN106 01 016 R

Froufrou, froufrou
Par son jupon la femme
Froufrou, froufrou
De l'homme trouble l'âme...

Air chanté par Albert Filoche, Noël 1917,

LES ENQUÊTES DE "LA RAMPE"

LA FEMME DOIT-ELLE PORTER DES DESSOUS ? ET, SI OUI, DE QUELLE NATURE ? LE PANTALON EST-IL INDISPENSABLE ?

Deux lettres dans mon courrier de ce matin, deux lettres parfumées qui embaument toute ma correspondance.
La première est d'une gentille artiste qui triomphe actuellement sur une grande scène du boulevard :

« Bravo, cher monsieur, — m'écrivit-elle — pour votre enquête si féminine et si parisienne ! mon « poilu » qui est venu en permission ces jours-ci, s'y est beaucoup intéressé et il m'a chargée de vous dire que « parler de fanfreluches en temps de guerre, c'était heureusement soutenable » le moral de ceux qui y sont et « n'ir le moral de ceux qui y sont pas. La dernière de ceux qui n'y sont pas. La dernière est comme la chanson une « chose éminemment française. Si on a y revient, c'est signe que la victoire est proche !... »

Mieux qu'un long discours, cette lettre répondra aux critiques de ceux — ils sont rares, mais ils existent ! — qui trouvent que je manque de tact et qui, grotesques et pusillanimes, s'écrient : Vous ne savez donc pas que les Allemands sont à Noyon ! Ils y sont et nous rions ! Cela prouve tout simplement que nous nous moquons d'eux !

La seconde missive, enveloppe mauve où s'espace nonchalamment une longue écriture, émane d'un mannequin, pensionnaire d'une grande maison de couture de la rue de la Paix.

« C'est parfait ! me dit ma correspondante, d'enquêter sur les dessous de la femme auprès des artistes de notre capitale qui, comme vous l'écrivez si bien « sont reines de l'élégance, de la grâce et du goût dans le monde entier ». Mais il me semble « qu'à côté d'elles, nous autres mannequins ne sommes pas des non-valeurs ! Si elles portent la mode, c'est nous qui la lançons et dans l'espèce, notre opinion ne doit pas être négligée... »

Evidemment, chère amie. Vous avez pleinement raison et je m'empresse de faire amende honorable. Aussi, dès le prochain numéro, je publierai les réponses que vous compagnez et vous-même voudront bien m'envoyer. Comme cela, les princesses des théâtres et les marquises du Cagibi fraterniseront plus que jamais dans l'élégance et dans la beauté...

J'insinuais la semaine dernière que tout comme dans les tournois du bon vieux temps, gentes dames, gentilles réponses seront récompensées.

Paul PERRET.

Soldats américains, Grands boulevards [Paris]1918 / [photographie de presse] Agence Rol - gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb421066617



0015

11 février 1918, à Matougues

" On m'affirme que d'ici quelques jours, j'irai en permission, mais étant de la campagne, défense de passer par Paris. Cependant, que l'attrait de la Ville Lumière s'exerce sur un vulgaire campagnard ! Comment faire pour enfreindre le règlement ? "

Albert Filoche, *Moissons Rouges*, p. 245 (L'Oribus)

Lettre d'une coquette à son poilu

Mon pauvre loulou, ta dernière lettre
M'a fait bien d'la pein' car ell' sent l'cafard ;
La guerr' c'est pas ros' mais il faut s'soumettre,
Tout l'mond' dit : « Fallait qu'ça vienn' tôt ou tard »
Moi qui m'suis fait fair' par ma couturière
Un costum' tailleur en joli drap bleu,
Tu gach's mon bonheur ; maintenant j'espère
Qu'ta correspondanc' va changer un peu !

Tu m'dis qu't'es pas fort, qu'tu t'sens la têt' vide,
Que tu dépéris d'plus en plus chaqu' jour ;
Pourtant, dans l'civil, t'avais l'air solide,
Prends courag', cela n'peut durer toujours...
Si tu me voyais ! Une adroit' modiste
M'a fait un amour de petit chapeau
Allons, mon gros chou, ne sois pas si triste,
La dam' du troisièm' en fait des yeux d'veau !

J'apprends à l'instant, de source certaine,
Qu'les Boch's ne peuv'nt pas tenir bien longtemps,
Patient' donc un peu, la paix est prochaine,
C' n'est plus qu'une affair' de deux ou trois ans ;
Quand tu reviendras, tu r'trouv'ras, j't'assure,
Ta p'tit' femme coquette aux dessous soyeux,
Mais plus d'idés noir's, chéri, j't'en conjure
J' perdrais l' goût du chic, ça, ce s'rait affreux !

P. FICHTER - Journal « Le Rigolboche », 10 Janvier 1916

Parue le 10 janvier 1916 dans *Le Rigolboche*, un journal des tranchées, cette chanson fut écrite par l'un de ses rédacteurs, P. Richter, sur un air créé par Paul Marinier pour sa chanson "D'elle à lui : ce qu'une femme n'oublie pas". Publiée dans le n°5 de la revue *Paris qui chante*, en 1903, elle fut interprétée notamment par Anna Thibaud et Yvette Guilbert, et plus récemment par Barbara.

Voici le début du texte original :

*Tu me dis, Léon, qu'il faut que j' t'oublie,
Parce que dans quelqu's jours tu vas te marier.
C' que tu m' demandes là, mais c'est d' la folie
Car y'a des amours qu'on n' peut oublier.*

L'air devait être suffisamment célèbre, puisqu'il servit aussi pour la chanson de Gaston Couëté, "Ces choses-là", publiée dans la revue *La Guerre Sociale* en avril 1911, lors de la révolte des vigneronns de la Marne :

*Lorsque t'entendais parler au village,
Brave homme à la têt' dur' comme un sabot,
De l'Action directe et du Sabotage,
Tu restais vitré comme un escargot ;
Calme paysan des coteaux tranquilles,
Au fond d' ta jugeot' tu pensais comme ça :
" C'est des inventions des gâs de la ville
Et, moi, je n' peux pas comprendre' ces chos's-là ! "*

Claude Antonini a donné un autre air pour la chanson de Gaston Couëté. C'est Marianne Bloquel, pour l'Association Ellébore, qui a créé la mélodie du spectacle, légère et plus chantante que le timbre d'origine.



LES PERRUCHES

La conversation des perruches n'est plus si frivole que jadis. Elles touchent aux sujets graves. Ce n'est pas leur affaire.

Elles ne parlent qu'incidemment de la toilette. Elles ne vivent pas, comme au dernier automne, sur leur garde-robe de l'année dernière ; chacune s'est commandé un costume pour l'été, mais un seul costume et un seul chapeau. Leur jupe est si courte qu'elles n'en sauraient parler indéfiniment : elles ont le sens de la proportion. Bien que perruches, elles ne traînent plus de longues queues. Elles se rattrapent sur l'ampleur. Après qu'elles ont épuisé la matière de leur robe unique

et de leur unique chapeau, elles abordent les hostilités : comment ne s'y intéresseraient-elles point ? Quelques-unes ont un ami au front, la plupart ont un embusqué à l'arrière.

Les perruches parlent de la guerre, voilà où est le mal. Elles manquent de discrétion, de tact et d'à-propos. Pour des perruches, cela n'est pas extraordinaire, on leur pardonne volontiers ; mais, puisqu'elles disent ce qu'il ne faut pas dire, et ce qu'il faut dire elles ne le disent pas, si elles pouvaient ne rien dire du tout !

Abel Hermant - *Les Annales politiques et littéraires*, janvier 1915 - Source BNF bnf.gallica.fr

